

Le Roman d'une Princesse

PAR CARMEN SYLVA

(Suite)

XXVIII

SUR son lit de mort, ma mère m'a dit deux mots dont je me souviens toujours : — "Fidélité ! Devoir !" — Mon devoir est de t'obéir. J'attendrai qu'il te plaise de me donner ton consentement. Ma fidélité appartient pour toute ma vie au mari de mon choix.

" — Promets-moi de ne faire jamais allusion à lui par le moindre souffle, de ne pas me rappeler son existence par un seul soupir !

" — Oui, père, si tu me promets de ne jamais me donner à un autre.

" — Tu n'as pas besoin de te marier !

" — Certainement, père ; je n'ai pas non plus besoin de vivre, je n'ai besoin de rien ! Je ne demande qu'à garder ma liberté et tu n'auras jamais à souffrir de mes souffrances.

" — Tu étais aussi libre que le poulain dans la prairie, et quel usage as-tu fait de cette liberté ?

" — J'étais libre comme l'oiseau en cage ; je n'ai jusqu'ici jamais vécu pour mon propre compte, jamais songé une fois à la vie que j'aimerais.

" — N'étais-tu pas heureuse ?

" — J'étais joyeuse.

" — Tu as raison ; tu ne sais pas encore ce qu'est le bonheur.

" — Si, père, je le sais à présent. "

L'orage allait éclater de nouveau, mais cette fois je parlai :

" — Vois-tu, père, nous nous connaissons bien et nous savons que nous sommes tous deux inflexibles. C'est pourquoi nous nous sommes toujours gardés de nous exciter mutuellement. Cela ne mène à rien. Nous allons nous taire comme avant et prier Dieu de nous éclairer. Peut-être viendra-t-il une heure où il nous montrera notre chemin.

" — Mon enfant ! que tu me rends malheureux !

" — Tu me rends bien malheureuse, mon père ! Tu m'opposes de froids et morts préjugés de caste, qui me paraissent semblables aux armures creuses de notre salle des chevaliers ! Moi, je veux vivre !

" — Oh ! tu vivras, tu ne t'imagineras plus que pour vivre, il te faut renier ton père et tout ce qui t'a été jusqu'ici cher et sacré ! Je te procurerai tant de distractions et de plaisirs que tu regretteras ta tranquille demeure paternelle.

" — Je ne demande ni distractions ni plaisirs ; tout cela n'est rien pour moi.

" — Ceci me regarde ; nous verrons si tu n'en viendras pas à me remercier de ma bonté, qui t'aura préservée du malheur et de la souffrance. Maintenant, va !

Je lui baisai la main, et m'en allai d'un pas pesant.

Je me traînai dans l'escalier, jusqu'à ma chambre ; je tombai à genoux devant mon lit, et alors, je ne sais plus. La nuit se fit autour de moi.

Je sortis de cet état en attendant frapper très fort à ma porte. C'étaient les enfants qui arrivaient pour leur leçon. Mon Dieu ! et l'aveugle m'attendait ! Je renvoyai les enfants et je montai. Quand j'entrai, Hulotte s'écria aussitôt :

" — Enfant ! Un malheur est arrivé !

" — Un malheur et un bonheur, Hulotte ! Le maître a frappé les cordes et elles ont résonné d'amour ; mais mon père n'a pas voulu reconnaître le maître : il a dit : " — Ce n'est qu'un accordeur ; il ne jouera pas ", — et il a brisé les cordes.

" — Non, elles ne sont pas brisées, elles ne le seront pas d'ici longtemps. Attends seulement ; le maître reviendra, lui qui sait leur rendre leur accord. "

Je suis trop fatiguée ; je ne puis plus écrire.

Ta fiancée,

ULRIQUE.

XXIX

Cologne, 8 Juin.

Ulla ! ma bien-aimée, ma fiancée, ma femme !

Est-ce bien vrai ! Aucun de mes sens ne peut plus ressaisir cette idée, depuis que tu as disparu, à peine conquise, dans la fumée et le brouillard. Mes yeux sont comme éblouis d'avoir plongé dans la lumière de tes yeux ; mes oreilles n'entendent plus rien, depuis que cette douce voix a cessé de se mêler, tout bas, mais si distincte, aux bruisantes vagues d'harmonie ; je ne sens plus rien que ta petite main frêle qui tremblait quand je la touchais. Je te respire, je te sens partout, et cependant je ne puis te saisir.

Pourquoi t'ai-je laissé aller ; pourquoi n'ai-je pas achevé ce rapt audacieux ? Si je suis complètement indigne de toi, j'en deviendrai digne ; l'homme qui t'a obtenu ne peut plus se laisser décourager ; il ne peut être réprouvé, puisqu'il a lu ta grâce dans ton regard. Par quoi ai-je donc pu te conquérir, belle victorieuse ?

Comme la suprême félicité nous rend humble ! Je ne crains rien. Non que je m' imagine être aux yeux de ton père plus que la poussière, mais parce que nul ne peut te résister. Tu sauras arracher l'impossible à ton père lui-même, et il me donnera volontairement sa fille.

Ulla, mon Ulla ! Je regarde fixement ces mots en les écrivant. Comment ai-je pu croire que tu étais à moi, quand je voyais, non pas seulement ton nom écrit, mais ta beauté étrange en face de moi. Et cependant, tant que tu étais là, que je pouvais te voir et t'entendre, cela ne me paraissait pas étonnant, mais naturel comme la lumière du soleil. Il fallait qu'il en fût ainsi. Je ne t'ai pas parlé, tu ne m'as rien répondu ; seulement, tout d'un coup, j'ai pris ta main. Elle a cherché un instant à se dégager, pendant que je commençais lentement à la dépouiller de son gant.

Alors je t'ai regardée, et tu as su que cette main m'appartenait plus qu'à toi. Puis j'ai défait les innombrables boutons, j'ai suivi les veines bleues que gonfle, sans